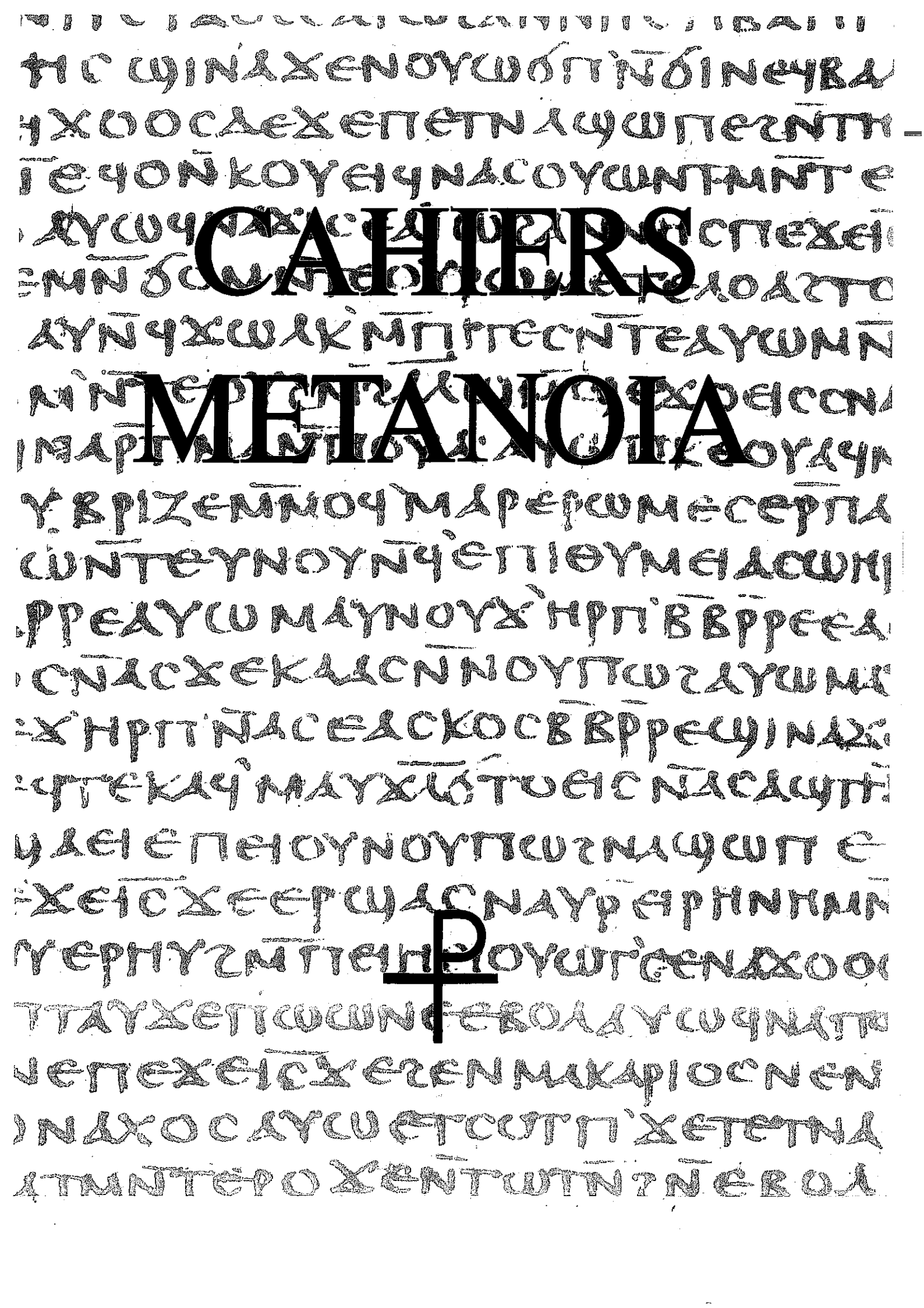

CAHIERS
METANOIA

23

CAHIERS METANOIA

1980

revue trimestrielle

SOMMAIRE

EDITORIAL p. 3

VOIR QUI L'ON EST

RENCONTRE 1980 ET COMMENTAIRE LOGION 32 p. 9

RECHERCHES p. 25

COURRIER METANOIA p. 30

BIBLIOGRAPHIE p. 33

POESIES p. 35

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé e. rance 09/80

Imprimerie du Crestois
26400 Crest
Dépôt légal n° 09/80

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa :* Marsanne - 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	120,00 F
— Cahiers 1976	120,00 F
— Cahiers 1977	120,00 F
— Cahiers 1978	120,00 F
— Cahiers 1979	120,00 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'acceuillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

VOIR QUI L'ON EST

LES LIMITES DE NOS SENS

Je vois à 200 mètres un homme qui plante un piquet dans un champ. Il frappe, mais l'image et le son ne me parviennent pas en même temps : le son est en retard sur l'image et ce décalage me perturbe car je suis habitué dans la vie courante à ce qu'il y ait synchronie entre la vue et l'ouïe. Si l'écart est plus grand, par exemple, entre l'éclair que je vois au loin et le bruit du tonnerre qui le suit, je dois faire effort pour associer les deux phénomènes.

En poussant beaucoup plus loin, dans un domaine comme l'astronomie, où les distances se comptent en années-lumière, j'ai appris que la lumière de certaines étoiles nous parvenait encore alors qu'elles étaient éteintes depuis longtemps. De leur côté, les physiciens nous enseignent que ce que nous appelons la matière n'est en réalité que de l'énergie en mouvement.

Autant dire que nos sens sont en déroute dès qu'il s'agit d'observer des phénomènes à une grande ou à une petite échelle. Et pourtant, c'est avec les données des sens que se construit notre univers mental. Celui-ci nous entraîne dans le confort de l'habitude grâce à la mémoire qui reconnaît les images et à l'intellect qui les interprète et les associe. Ainsi les constructions du mental se font dans le processus linéaire temps-espace à la manière d'un film qui se déroule : nous ne connaissons du film que ce qui a été visualisé ; nous ne connaissons que le déjà vu, donc le passé. Or le passé, sur lequel je veux à tout prix prendre appui, est mort. Si je n'ai pas autre chose à quoi me raccrocher, je suis happé par le mental qui s'empare de l'image pour m'égarer, je suis mort. C'est ce que Jésus signifie lorsqu'il dit : « Ce ciel passera, et celui qui est au-dessus de lui passera, et ceux qui sont morts ne vivent pas... » (log. 11).

Etant des données relatives et conventionnelles, le temps et l'espace ne sauraient donc me permettre de voir qui je suis. Autrement dit, je ne peux prendre appui sur le passé pour tenter de

répondre à la fameuse question : « Qui suis-je ? ». L'observation dite objective s'effectue dans l'espace-temps ; elle peut me permettre une compréhension objective donc relative : elle compartimente, diversifie, créant un hiatus entre l'être humain et son environnement. Mais aujourd'hui, la science, qui nous avait invité à découvrir en-dehors de nous-mêmes, vient nous dire que la nature qui nous entoure n'est qu'une projection toujours remise en question de notre mental, donc finalement, une illusion.

Lorsqu'il s'agit de voir qui je suis, la compréhension objective ne m'est d'aucune aide. Ceci explique du reste que les grands Maîtres n'aient pas formulé d'enseignements méthodiques. Ils cherchent simplement à tourner le disciple dans la bonne direction. Jésus nous dit : « Si ceux qui vous guident vous disent : voici, le Royaume est dans le ciel, alors les oiseaux vous devanceront... Mais le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous » (log. 3). Il s'agit de chercher en soi ce que jusqu'à présent nous pensions trouver dans un futur et un ailleurs. C'est ce renversement de perspective que nous appelons « métanoïa ».

Nous nous trouvons ici, au point où nous en sommes de notre réflexion, à la croix de deux routes, car deux façons de procéder s'offrent maintenant à nous. Il y a celle qui consiste à s'ouvrir à la vérité par approches successives, ce qui est imparfaitement saisi aujourd'hui se trouvant éclairé par ce qui a été compris auparavant. Le mental se trouve ainsi progressivement mis en échec. La compréhension, d'objective ou de dualiste qu'elle était, devient peu à peu subjective ou non dualiste. Des maîtres, non encore totalement éveillés, des textes, même partiellement altérés en cours de transmission, peuvent aider dans cette voie. C'est du reste celle qui nous est proposée par toute une littérature ésotérique dont le défaut majeur est de nous présenter l'éveil comme lointain et extrêmement difficile. Cette littérature maintient une ambiguïté fâcheuse qu'on ne parvient à lever que si l'on peut répondre à la question : « Qui réalise qui ? ».

LA VOIE ABRUPTE

Mais il y a l'autre voie, plus abrupte, plus directe, celle qui nous met d'emblée en contact avec la Réalité par l'expérience directe. D'entrée de jeu, chacun est son propre gourou. Et, parce que je suis mon propre gourou, je peux, dès le début, déceler et exorciser ce qui est illusoire. Comme on le voit, il ne s'agit pas de pratiques en vue d'obtenir la libération, mais de vision dans ce que Hui-neng, le sixième Patriarche, appelait notre *propre nature*, laquelle est, comme il le rappelait souvent, intrinsèquement pure. Cette nature, Hui-neng et d'autres grands maîtres l'identi-

fient au Vide. Les expressions équivalentes dans l'Evangile selon Thomas ne manquent pas : *le Père, le Royaume, le lieu de la vie, le commencement, la lumière née d'elle-même,* etc. Voyant dans ma vraie nature et à partir d'elle, je suis « situé », « établi » pour apprécier le spectacle du monde des formes. Je suis « autorisé » à dire après Jésus : « Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi » (log. 77). Je ne suis pas du monde puisque, nous l'avons vu, celui-ci est une création du mental. Je ne suis pas un être parmi d'autres, puisque les êtres sont une création du mental. C'est cette constatation capitale qui fait dire à Maître Eckhart : « Toutes les créatures sont pur néant. Je ne dis pas qu'elles sont petites ou n'importe quoi : elles sont pur néant » (Sermon Omne datum optimum). Dieu lui-même est une création du mental. Maître Eckhart va jusqu'à écrire : « Si je n'étais pas, Dieu ne serait pas Dieu » (Sermon Beati pauperes spiritu). Il éprouve le besoin, pour parler du non-être, ou de l'incréé, de forger le mot bien connu : Déité.

On remarquera que Jésus, dans l'Evangile selon Thomas, n'emploie pas le mot Dieu trop entaché de dualisme. Les deux fois où ce mot est mentionné, c'est pour le distinguer de ce qui est au-delà. Ainsi dans le logion : « Donnez à César ce qui est à César, donnez à Dieu ce qui est à Dieu, et ce qui est à moi, donnez-le moi » (log. 100), il entend se situer au commencement et nous montrer comment faire le deux Un.

Le Vide étant ma nature véritable, je ne suis plus quelqu'un dans le monde, je ne fais plus partie du monde. C'est le monde qui fait partie de moi, c'est le monde qui est issu de moi et revient à moi. Prodigieux renversement qui rétablit l'ordre et l'harmonie cosmiques rompus depuis des millénaires par le mental qui projette tout vers l'extérieur et vers le devenir, qui va toujours plus loin dans l'exploration du monde, et, par voie de comparaison, nous fait apparaître l'homme comme un minuscule grain de poussière dans l'immensité de l'univers.

Jésus a opéré ce prodigieux renversement et tout son enseignement nous invite à le réaliser mais les bâtisseurs ont rejeté la pierre d'angle (log. 66), les docteurs ont caché les clefs de la gnose (log. 39), les pharisiens ressemblent à un chien couché dans la mangeoire des bœufs, il ne mange ni ne laisse les bœufs manger (log. 102). On a construit des églises monumentales à la gloire du Dieu extérieur que le mental a imaginé. Et le rêve a continué. Et on a cherché le bonheur dans le rêve. Mais le rêve s'estompe avec les distances qui s'allongent dans la mesure où se perfectionnent les moyens d'exploration. Alors on prend peur. Que devient l'être humain dans l'univers ? Jouet du mental, il s'est amenuisé jusqu'à devenir ridiculement petit.

Le tout petit enfant en revanche, lui, est au centre du monde ; les images et les formes qu'il découvre petit à petit sont comme son prolongement. Il n'est pas quelqu'un parmi d'autres, il *est* ; aussi découvre-t-il à partir de son centre. Et c'est pour inviter l'homme à voir dans sa vraie Nature et à partir d'elle que Jésus demande à l'homme âgé d'interroger un tout petit enfant de sept jours (log. 4) pour retrouver le Vide de la naissance (log. 28) à partir duquel la vision juste est obtenue. A ce moment-là, il est *situé* ou *établi* pour voir toutes choses. Il n'est plus sous l'emprise du mental qui lui faisait croire qu'il était une entité séparée.

Ce corps, maintenant déconnecté du mental, n'est plus le jouet d'un usurpateur ; il revêt tout à coup une noblesse, une royauté ignorées. Sous-estimé, méprisé pendant des millénaires, il se révèle plus précieux qu'un tabernacle, plus important que toutes les cathédrales du monde réunies. Il perçoit ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que la main n'a pas touché, ce que le cœur n'a pas éprouvé (log. 17). Alors ce Vide, à la fois espace intérieur et illimité, engendre le monde des formes et des images : sans cesse tout sort de lui et tout revient à lui ; c'est la merveille des merveilles que cette richesse qui habite cette pauvreté ! (log. 29).

MULTIPLIER LES EXPERIENCES

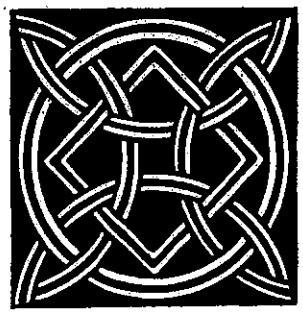
Les expériences du Vide à partir duquel nous percevons sont à l'aide des tests de Douglas Harding, la simplicité même. Cependant elles ne peuvent nous faire changer de mentalité que si nous cherchons à les renouveler, et non à les répéter, jusqu'à ce qu'elles deviennent naturelles et permanentes. Nous ne pouvons « régner sur le Tout » que si la *vision* est devenue une seconde nature. Lorsqu'elle nous est donnée, nous souhaitons qu'elle se poursuive comme un jaillissement continu. Vient-elle à cesser, nous nous sentons comme orphelins et n'avons de cesse qu'elle nous soit à nouveau offerte. Or le mouvement et le repos peuvent être l'occasion de la vision, autrement dit, le monde phénoménal comme le monde qui l'engendre peuvent nous révéler notre vraie Nature. Mais l'expérience nous apprend qu'il faut en payer le prix par des épreuves constantes. Ce qui explique que de nombreux êtres doués abandonnent. Quant à ceux qui persévèrent, ils ont besoin de « rappel » car les agitations et les troubles du mental jouent comme un voile ou un prisme déformant. Ces rappels peuvent être de nature très diverse et chacun les choisit en fonction de ses goûts et de ses aspirations.

Il ne faudrait pas croire toutefois que la vision découle nécessairement du sens de la vue. Même si la vue joue un rôle prépondérant, les perceptions des autres sens peuvent aussi être à l'ori-

gine de la vision dans notre propre Nature. L'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, sont souvent des occasions de rejoindre le Vide. TA HUI, maître TCH'AN (1088-1163), disait : « Si vos oreilles ne sont pas vides, comment pouvez-vous entendre des sons ? Si votre nez n'est pas vide, comment pouvez-vous sentir des odeurs ? Si votre langue n'est pas vide, comment pouvez-vous savourer des goûts ? Si votre corps n'est pas vide, comment pouvez-vous ressentir le toucher ?

Le Vide est en nous constamment ; il nous est toujours offert ; il est en nous CE qui connaît ; il est la Réalité, laquelle est absence de forme ; il est le Royaume, qui est déjà là mais que les hommes ne voient pas. Les hommes ne le voient pas parce que leur mental le cache comme les nuages cachent le soleil.

Les logia de l'Evangile selon Thomas, accueillis sans référence à la culture, donc sans mémoire, ici et maintenant, sont de nature à balayer les intrusions du mental. Ils surgissent du Vide et y retournent remplissant ainsi leur fonction de rappel à faire le deux Un dans une expérience directe. Et la vision, de sporadique qu'elle est au début, tend peu à peu à devenir continue.



RENCONTRE 1980

COMMENTAIRE

LOGION 32

JESUS A DIT :

UNE VILLE QUI EST CONSTRUITE SUR UN MONT ELEVE

ET QUI EST FORTE

NE PEUT PAS TOMBER

NI NE POURRA ETRE CACHEE

Le Saint-Homme du Tao est Roi parce qu'il a trouvé le VIDE.

Dans l'Evangile, nous apprenons que l'enfant vient au monde VIDE, nous apprenons aussi que le Royaume est à lui et à ceux qui lui ressemblent.

La ville imprenable, inaliénable, fait partie intégrante du Royaume (log. 32).

Le VIDE, le ROYAUME, la VILLE, trois noms pour désigner une REALITE.

DIX Jours pour nous ouvrir à cette réalité, pour nous rendre compte, ô merveille ! qu'elle constitue notre ETRE ESSENTIEL, telle fut l'expérience qu'il nous a été donné de vivre cet été.

Vous laisser devant une assiette bien pleine comme ce fut le cas cet été à Marsanne, c'est agréable ; vous laisser devant une responsabilité ou un casse-tête à résoudre, c'est plus banal, mais vous laisser devant le ciel en guise d'au-revoir, comme le fit Douglas Harding, c'est singulier !

Après 10 jours de « laboratoire » riches d'enseignements pendant lesquels nous sommes devenus à la fois expérimentateurs et lieux d'expériences, nous voilà soudain jetés à la face de l'immense espace vide, avec, pour seule directive, ces mots si souvent répétés de Douglas : « voyez par vous-même, vous seuls êtes juge ». Et chacun dans l'intimité de son être se posait la même question : y avait-il vraiment, comme on nous l'avait enseigné depuis l'enfance, une distance entre l'espace bleuté devant nous et nous-même ? Durant toute cette semaine passée ensemble, Douglas ne nous avait-il pas changé notre compréhension des êtres et du monde simplement en nous montrant comment regarder autrement ? Et voyant sans frontière ni contours, n'avait-on pas réalisé que nous étions hors-espace et hors-temps ou d'une certaine façon l'espace lui-même et l'éternité-même ?

Mais les journées si riches de Marsanne ont pris fin, et il a

bien fallu nous replonger dans nos responsabilités. De retour chez nous, l'élan joyeux de cette fin de juillet s'est peu à peu perlé de difficultés, tandis que nous cherchions tous à demeurer dans l'Un. Et pourtant en dépit de la claire vision que nous avions « expérimentée », pour utiliser le terme si cher à Douglas, en dépit de cette entrée dans le Royaume, depuis, nous nous en sommes trouvés maintes fois éjectés, sans savoir vraiment comment l'immense goufre qui sépare le Royaume du Non-Royaume a pu se franchir si facilement, ou même comment l'étant que nous sommes a pu se scinder si soudainement en un « Moi » ici et un objet là dehors. Toujours est-il que le résultat s'est fait tristement sentir. Jésus nous avait prévenus : « Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ; mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres », et malgré nous, encore et encore, nous nous sommes « partagés ».

Si Douglas nous a donné des petits « trucs » pour revenir au vide au gré de nos activités quotidiennes, malgré cela, beaucoup d'entre nous sans doute, en permettant à l'inattention de nous gagner, avons permis du même coup à la vieille habitude du « moi » de reprendre les rênes. Aussitôt une distance s'est alors interposée entre Soi, les autres et les choses ; on s'est dédoublé en « soi » et « moi », en « Dieu » et « homme », en « esprit » et « corps », en « sujet » et « objet », en « lumière » et « ombre » et il n'y a plus eu de fin à cet échiquier fait de cases blanches opposées à des cases noires. « Suis-je un partageur ? » demande Jésus, en prenant ses disciples à témoin de ce qu'il n'est pas de toute évidence. Mais nous, sans le vouloir, nous qui sommes pourtant Un avec lui, nos voici « partagés ».

Pourquoi donc, puisque nous avons tous vu, au moins une fois, notre limpide totalité Une ? Pourquoi faut-il qu'à chaque tournant de notre vie quotidienne, nous retombions dans cette vision pathologique qui se dédouble ? Il y a l'habitude de la dualité, c'est certain. Mais n'existe-t-il pas aussi une autre cause, plus subtile et de ce fait plus dangereuse, et qui proviendrait de notre volonté-même de « rattraper » à tout prix le Royaume ? A force de vouloir le trouver, n'arrive-t-il pas qu'on fasse de ce Royaume un objet ? Notre recherche-même du vide ne devient-elle pas objet de saisie ? Or dans « la saisissabilité gît la mort » écrit Jacob Böehme avec sagesse. Là dehors, ou là à l'intérieur, peu importe, il y a *notre* espace qu'il faut dominer, posséder, garder, réintégrer. On se bloque soi-même en le cherchant, alors qu'il conviendrait de lâcher-prise de notre idée-même du vide, si l'on veut que ce vide *soit*. Nous sommes en plein paradoxe, et la frontière est infiniment subtile à apercevoir et délicate à franchir.

Lorsque Douglas nous a montré que ni les autres ni nous-mêmes n'étions confinés dans ces boîtes de quelques centimètres cubes que sont nos corps, mais que nous étions aussi vastes que l'espace, songeons encore au ciel qu'il nous fit *regarder autrement*, la lueur ou l'oiseau, la traînée de poussière ou l'abeille qui surgissaient puis disparaissaient dans le vide, tout y « était passant » n'est-ce pas ? il prononça une petite phrase que personne ne releva : « certains jours, dit-il, votre espace sera terne et gris, mais à d'autres moments il sera incroyablement lumineux et transparent ». « L'espace », le « vide », le « Royaume », le « Lieu de la Vie », peu importe son nom, se pouvait-il qu'il changeât de clarté du jour au lendemain ? Certes non, pas plus que le soleil ne changerait quand un nuage passerait devant lui. Seule la qualité de notre regard change. Le Soi-Soleil voit sans entrave, mais le « moi »-nuage, ayant lui partagé l'espace en lumière et en ténèbre, ne voit plus qu'à travers son ombre. Nous le savons que trop, notre « moi » voile, obstrue, opacifie notre espace avec son ombre. « Entre Toi et moi, il y a un « c'est moi » qui me tourmente, s'écriait Hallaj dans sa prière. Le « moi » disparu, tout redevient solaire, illuminant, rayonnant ; les complications sans fin du monde duel se transmuent alors en limpide simplicité.

Fort conscients de cette station intermédiaire où l'homme vacille entre deux modes de vision, sans pouvoir se « fixer » dans le Royaume, les bouddhistes tibétains conseillent de s'appuyer malgré tout sur la vision duelle pour parvenir ensuite à se maintenir dans l'état du vide. Leur système de méditation consiste dans ce cas à créer en un premier temps une image d'un aspect de la déité. A cette phase il subsiste donc bien « moi » le sujet et l'image, l'objet contemplé. Puis en un second temps, ils font fondre en soi cette image créée, ce qui a pour effet de la détruire. Autrement dit, après avoir créé l'image de la déité, nous la devenons. Le processus part donc bien du 2 pour devenir Un.

La méthode est-elle valable pour nous occidentaux ? Oui, si nous transposons les termes en cause. Quand, en dépit de nos efforts, nous nous trouvons captifs de la vision dualiste, nous pouvons nous aussi recourir à une image lumineuse intérieure, à une parole de Jésus utilisée comme Koan, un sens, un mot clef... et s'y réfugier le temps qu'il faut pour que l'objet choisi et nous, nous immiscions, car dès que s'opère la fusion, la réunification de notre être s'est réalisée. Et redevenus Un, nous nous trouvons d'emblée au « lieu de la Vie ». User de ce jeu de bascule entre l'image créée et sa décréation, peut aider certains d'entre nous.

Mais évitons surtout de rester en « suspension » dans une vacuité immense, terne et plate, voisine de la torpeur. Le vide est

au contraire une source de vie jaillissante, puissante, resplendissante qui contient toutes les qualités sans en posséder aucune. Les Tibétains comptent 17 niveaux de compréhension de la vacuité ! Aussi insistent-ils sur le fait qu'avec l'immédiateté de la foudre, il surgit d'elle sans cesse l'éclatante énergie du « Diament-Foudre », cette « source bouillonnante » dont parle Jésus et à laquelle Thomas était venu s'abreuver ; « source bouillonnante » d'où s'écoule sans tarir la lucide transparence de la réalité sans second, sans plus d'opposé, sans plus de nuage, d'où coule l'Ananda, l'amour et la joie sans plus d'objet, en un éternel maintenant.

Aux heures douloureuses, quand nous nous trouvons « partagés », sachons du moins que la « source bouillonnante » est à portée de bouche, que nulle distance n'empêche qu'on ne s'y abreuve ; tombés dans la vision duelle, songeons à ces mots du Soufi Attar, si proches en esprit de la pensée de Jésus ; « Quitte donc ce lieu, et rends-toi là où il n'y a pas de lieu ; enfourche la monture de l'Amour ».

Car l'amour exige la parfaite dessaisie des choses, et se dessaisir, c'est s'ouvrir grandes les portes du Royaume.

Anne Benoist d'Azy

XIX

Je suis tenté par une explication exotérique du logion mais dès l'abord je suis déçu. Déçu, car ce que j'imagine est à la fois trop facile et trop difficile. Oui, c'est trop facile d'imaginer une ville indestructible, qu'on voit de partout, une ville qui serait l'image de l'homme accompli, de l'homme fort qui est en vue. Mais tout d'abord, il n'y a rien à imaginer et puis je sens vite que quelque chose grince. Les mots *accompli, en vue,* me gênent, comme étant « étrangers » au monde *vide* du tout petit enfant que Jésus nous propose comme modèle. Je sais bien que toute comparaison est

boiteuse par quelque côté mais cette ville sur un mont élevé, un tremblement de terre, une explosion atomique, peut la rayer de la carte, un cumulus suffit à la cacher... Alors ? Alors je découvre que mon cheminement est sans issue. Pourquoi ? Parce que l'exotérisme procède de l'ésotérisme et non le contraire comme le deux découle de l'Un. Jésus nous dit : « Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous ? » (log. 11). Il se trouve que je ne peux pas, par des opérations successives, retourner à l'Un. Autrement dit, le fini ne peut connaître qu'une « progression » indéfinie et non infinie, alors que l'Un relève de l'Infini. De plus le premier est quantitatif tandis que le second est qualitatif. Les échecs répétés ont tout de même ceci de bon qu'à force de vouloir faire quelque chose on finit par se rendre compte qu'il n'y à rien à faire qu'à laisser faire et que c'est dans le « lâcher prise » que survient l'éveil.

Si je ne pars pas de l'Un, toute tentative pour interpréter le logion est vouée à l'échec. Oui mais, dira-t-on, partir de l'Un, c'est bien joli, encore faut-il y être. C'est ainsi que la situation peut sembler sans issue. La quasi-totalité des chercheurs veulent bien « progresser » du deux vers l'Un : en revanche ils ne peuvent pas, ils ne veulent pas s'interroger sur l'identité de celui qui prétend « progresser » du deux vers l'Un, d'où l'impasse. Et, à ce jeu subtil, le mental sauve sa « peau ».

Il s'agit de sortir de l'impasse.

Je sais par Jésus que le Royaume est le dedans et le dehors de moi. Je sais que, là où je suis, il y a le Roi, rien que Lui, Autre que Lui n'est pas. Tous les grands éveillés ont tenu des propos identiques. Donc, même si je ne suis pas un éveillé, je sais que l'Un est là, qu'il est ma véritable identité. La ville est son domaine. Elle est inséparable de Lui, comme le Royaume est inséparable du Roi. Si je cherche une ville extérieure à Lui, je ne peux la voir que comme un mirage ; elle relève alors du monde de maya, autrement dit du mental ; elle perd alors les caractères que lui reconnaît le logion.

En fin de compte, ce qui caractérise mon être réel se confond avec ce qui caractérise la ville. J'ai trouvé la ville parce que j'ai trouvé mon identité véritable. Et celle-ci, s'est révélée à moi lorsque, de guerre lasse, je ne l'ai plus cherchée, lorsque mes humiliations répétées m'ont conduit à la catastrophe de l'ego laquelle correspond au triomphe du Soi, triomphe qui n'a rien de conquérant, triomphe désarmé et souverain comme le sourire

du tout petit enfant. Du reste, si la ville a tous les caractères de la permanence, c'est parce que son Prince est un enfant.

Emile Gillabert

L'expérience, puisqu'il faut bien parler d'expérience pour une quatrième rencontre, m'avait déjà appris que rien n'est jamais pareil. Aussi avais-je abordé cette quatrième rencontre dans une disposition d'attente sans qualité.

Quelles n'ont pas été alors les surprises et les découvertes !
GRAVITE-SILENCE-EXIGENCE

Pas d'effervescente gaieté cette année, mais une vague de fond, une exigence intérieure sans échappatoire, l'exigence de répondre à cette question capitale :

OUI ou NON

Sommes-nous dans le royaume et sommes-nous roi dans notre royaume ?

Il n'y a qu'une réponse possible et c'est Jésus qui nous la donne. Que pouvons-nous faire d'autre que de l'écouter ? Nous ne sommes pas des fondateurs d'église, ni des adorateurs mais d'incroyables audacieux ; nous écoutons Jésus et nous avons choisi de lui faire confiance, car il connaît ce que nous avons oublié. Ensuite il s'agira de bien examiner la réponse, et ses conséquences.

On n'entre pas plus dans le Royaume qu'on ne conquiert une ville forte située sur une montagne élevée. La seule possibilité est d'être à l'intérieur, depuis toujours.

Il n'est pas facile d'accepter que rien ne soit à obtenir. Il n'est pas facile non plus d'admettre que notre fameux Royaume ne ressemble à aucune idée de royaume.

Pourtant, si nous avons connaissance que nous sommes dedans, à nous les belles surprises et les merveilleuses découvertes, tout est toujours là. Voyons à travers les images se manifester la lumière.

Marie-France Henry

Double symbole consacré par les plus anciennes traditions, l'image de la ville et de la montagne est proposée par le Maître à la méditation de ses disciples.

Considérée en elle-même, la ville est un symbole ambivalent. Livrée au mal, elle est la prostituée : Babylone, Sodome, Gomorrhe... Elle peut être en revanche la ville sainte : Jérusalem, Lhassa... Soumise aux lois divines et humaines, elle devient la Cité ; Rome est construite, dans l'ère préchrétienne, suivant des rites destinés à en faire une cité sacrée et le christianisme consacrera cette vocation de la « ville éternelle ».

« Sainte » ou « profane », la ville demeure dans la dualité. Soumise à la loi du nombre par la multiplicité de ses habitants, elle est sujette à la division et aux conflits : Jérusalem n'échappera pas à la malédiction de Jésus. En tant que cité *symbolique,* elle représente, en revanche, un ordre, une harmonie, une *unité,* elle est alors au centre du monde et sa représentation idéale s'apparente au Mandala, symbole du Soi.

L'image du Mont n'offre pas la même ambivalence. A la différence de la ville, la montagne n'est pas une construction humaine. Elle a, dans toutes les traditions, une valeur sacrée. Qu'il s'agisse du Sinaï, de l'Himalaya ou d'Arunachala, la montagne chère au Maharshi, elle appartient à la terre mais en tant que terre *exaltée,* elle relève du divin.

Le double symbole que Jésus présente à ses disciples concerne évidemment la vie intérieure : la ville est analogue à *l'âme* et c'est ainsi que la voit Maître Eckhart (1). Comme la ville extérieure, l'âme est exposée aux divisions et aux conflits dans la mesure où elle appartient au niveau psychique et comme telle entièrement livrée à la multitude des désirs et des fantasmes de l'égo... Impuissante à voir le niveau supérieur, celui de l'esprit, elle est condamnée au déchirement.

Analogue à la cité « sainte », l'âme peut cependant réaliser l'harmonie suprême. Et le double symbole laisse deviner sa force essentielle, la structure qui la rend invulnérable. La représentation spatiale en donne la clé : condamnée par son appartenance à la terre au mouvement horizontal de la vie dans l'espace et dans le temps, la ville est portée vers le ciel par la terre *exaltée* qui l'offre à l'esprit : la verticale complète le symbole transcendant, la *croix* où s'effectue la fusion des contraires : l'union ultime de la matière et de l'esprit que la science actuelle tardivement découvre et dont l'Evangile gnostique donnait, dans un raccourci saisissant, le secret...

Paule SALVAN

Il est intéressant de se retourner un instant et de jeter un coup d'œil d'ensemble sur sa démarche vers la connaissance de soi, sur cette remontée vers sa source.

« Chercher et ne pas cesser de chercher » a été pour moi, et demeure, la grande formule. Au début cela se manifeste par un grand besoin de renseignements, de conseils, de textes rares, de pratiques initiatiques, de témoignages. Menacé d'étouffement on décante, on cerne davantage ce que l'on veut réellement. On découvre l'avidité spirituelle, plus dangereuse que la matérielle parce que plus flatteuse, plus insidieuse. On lit moins et mieux, on pratique peut-être une ascèse, mais là encore il ne faut pas cesser d'affiner sa recherche, de remettre en question la fin et les moyens. Dans ce cas, inévitablement, on aboutit aux notions de non-agir, être Un, lâcher-prise, s'abandonner.

Pour ne pas s'arrêter en route, pour continuer de chercher, il existe néanmoins une nécessité impérieuse. Il faut avoir en soi un besoin de dépassement, l'exigence d'une certaine qualité de vie, le dégoût de l'à peu près et l'appétit de ce qui est juste, accordé, harmonieux, et que après avoir été recherché vainement autour de soi, on découvre en soi, indépendamment des circonstances et de ce qui nous entoure. Ce n'est plus ce que l'on regarde qui importe, mais la manière dont on est « regardant ».

Cet état je l'appelle Joie, une joie qui n'a pas de contraire. On peut l'appeler Paix, Sérénité, ou simplement Vide, ce vide qui nécessairement précède la plénitude. Et lorsqu'on retombe dans l'impatience, dans l'inquiétude, dans la peur causée par l'identification aux événements de notre vie quotidienne, le rappel est instantané ! On se retourne instinctivement vers la liberté du centre.

René Daumal. à la fin du « Mont Analogue », a fort bien résumé cette démarche intérieure :

Je suis mort parce que je n'ai pas le désir.
Je n'ai pas le désir parce que je crois posséder.
Je crois posséder parce que je n'essaie pas de donner.
Essayant de donner on voit qu'on n'a rien.
Voyant qu'on n'a rien, on essaie de se donner.
Essayant de se donner, on voit qu'on *n'est* rien.
Voyant qu'on n'est rien, on désire devenir.
Désirant devenir, on vit.

Il faut avoir d'abord cette exigence de Vie, de Joie, en soi. « A celui qui a dans sa main, on donnera. » C'est un appel. C'est frapper à la porte et à celui qui frappe, on ouvrira. Il faut pour cela lâcher le connu, pour l'inconnu. Notre système de références, nos connaissances, nos expériences, notre échelle de valeurs, tout cela doit être abandonné : table rase pour accueillir le nouveau, donc le sans nom, ce qui précède la forme. Ce table rase devient un concept, une émotion qui à leur tour doivent être éliminés. Il faut devenir creux, vide et continuer à rejeter jusqu'à ce que l'on trouve l'immuable. Le seul appui dans cette quête est le goût de la Joie car elle est présente tout au long de ce cheminement. Il faut oser lui faire confiance, s'immerger en elle, c'est cela la foi qui peut déplacer les montagnes de peurs et de préjugés qui nous emprisonnent.

Cette ville-forte du logion 32 fait penser au titre d'une pièce célèbre : « La ville dont le Prince est un enfant ». Cette ville ne peut être cachée car son besoin est là, insistant. Ce lieu sans dualité, ce lieu d'activité et de repos nous est indispensable. De même elle ne peut pas tomber, elle ne peut pas succomber. Comment le pourrait-elle n'ayant pas de contraire ? Peut-on s'assaillir soi-même ? Pour trouver la ville, ne pas la chercher. Pour y pénétrer, ne pas chercher à y entrer sinon ses contreforts demeurent infranchissables. Sans but et sans désir, sans sollicitations aucune, on accède à l'espace-ville. En ne cherchant plus la ville, on peut être la ville. C'est pour cela que l'enfant peut régner sur la ville « il fait comme si » et voit !

Mais on peut essayer de conquérir la ville ; n'hésitons pas si nous nous sentons combatif, tournons autour de ses remparts, cherchons l'entrée. Ces tentatives allumeront le feu du désir de comprendre, de la révolte et si l'on conserve la même exigence, le feu même de la frustration, de l'impossibilité de la quête brûlera un jour toutes formes et toutes résistances et nous nous découvrirons dans la ville, dans sa transparence et au centre du vaste paysage que révèle le mont élevé. Et ce paysage aussi sera nous.

Cette transparence, cette vastitude, Douglas Harding nous la fit découvrir quotidiennement pendant les dix jours de la réunion d'été à Marsanne où nous étions nombreux cette année. Au fil des propos tenus aux réunions matinales d'approfondissement de l'Evangile selon Thomas ou des questions posées sur le moment, Douglas chaque après-midi nous faisait appréhender par expérimentation directe ce sans forme continuellement offert, dont nos sens même portent témoignage. Il nous a fait prendre conscience de l'instant, riche de toutes nos potentialités. Il nous a permis de goûter la plénitude du présent à qui nous ne faisons jamais confiance. Nous avons découvert combien simple est l'ouverture de l'attention à ce lieu de l'observation et à qui observe, espace impersonnel qui est l'unique soi-même.

Le texte de Douglas Harding que publie ce Cahier exprime beaucoup mieux que moi cette réalité que l'on cherche à partager en se servant de mots, et qui est plus proche de nous que nos propres pensées. C'est fort de ce viatique indéfectible que nous nous sommes séparés le 31 juillet tout en demeurant proches, liés par la transparence de la ville qui ne connaît pas d'hiver.

Paul Vervisch

UNE MARCHE DANS LA FORÊT

Cet été, marchant à travers les montagnes boisées de la Drôme, j'ai fait une découverte curieuse, curieuse et bien utile. Utile tout au moins pour les vieux marcheurs comme moi.

Les chemins de terre de la forêt s'élevaient doucement et se prêtaient aisément à la marche à la condition que l'on veille à ne pas trébucher sur les rochers affleurant le sol, les pierres ou les ornières. Conscient de ce danger, j'étais attentif à la surface du chemin et sélectionnais attentivement l'endroit où je devais poser le pied, réussissant à ne buter ou me tordre la cheville que rarement.

Ma prudence donnait donc de bons résultats mais avait deux désavantages : il ne s'agissait plus de marche dans la forêt mais plutôt de tangage, ensuite j'avais perdu la forêt ! Les plantes bordant le chemin, toutes en fleurs, les arbres et à travers eux la vue sur la vallée en contre-bas et les montagnes du lointain, tout cela était pratiquement perdu pour moi. Mon paysage se composait d'une paire de pieds visitant péniblement les vallées et montagnes en miniature de ma route.

Je fus rapidement rassasié de ce spectacle monotone et décidai d'adopter une façon de marcher complètement différente. Prenant délibérément des risques, je décidai de *regarder résolument en l'air au lieu de regarder en bas*. Là, à mi-hauteur, le chemin blanc bordé d'arbres s'élargissait, devenant flou en s'approchant de moi avant de complètement disparaître. Plus de crainte de terrain accidenté, je n'avais plus soudainement ni jambes, ni pieds courant le moindre risque. C'était comme si la route ici même avait été aplanie afin de permettre une marche aisée, ou plutôt comme si elle se déroulait toute seule. Plus de difficultés. S'il y avait quelqu'un qui cheminait (et ce n'était pas le cas), il marchait dans le vide. Non, je ne suis pas tombé ni ne me suis fait de foulure. Bien au contraire, j'avais acquis un pied de montagnard en ne possédant plus de pieds du tout. Et j'étais à même de profiter de la forêt ; la nouvelle méthode se révélait efficace !

Efficace tant que je ne me laissais pas absorber par le paysage, tant que je demeurais centré, conscient de moi-même en tant qu'espace dans lequel cette forêt toujours changeante se déployait, conscient ici de l'absence d'un quelconque marcheur, conscient de l'Absence ici, causant l'absence du sol difficile et irrégu-

lier du chemin. Par ce que, très vite, je découvris que si quelque chose me sollicitait à l'extérieur, si je perdais contact avec ma liberté ici, je recommencais à buter sur les cailloux. Il semblait que ce vide central fonctionnait au mieux quand je demeurais bien présent à sa vacuité. Il semble que j'avais *consciemment* à dissoudre l'approche de ces obstacles et les jambes et pieds qui tendaient à s'y associer.

Je me souvenais de la triste histoire du mille-pattes se promenant tranquillement dans l'herbe, jusqu'au triste jour où il rencontre un insecte jouant les importants qui lui demande comment il parvient à contrôler la marche d'un aussi grand nombre de pattes ? Quel expert il devait être pour coordonner avec une telle efficacité toutes ces articulations ! Pauvre mille-pattes, un regard anxieux sur ce complexe mécanisme de locomotion avait suffi à le paralyser à jamais !

Il y avait sur ma route des papillons nouveaux pour moi, des hirondelles au-dessus de ma tête et des insectes butinant les fleurs. Tous possédaient en vol une adresse incomparable : les papillons voltigeaient de-ci, de-là, pour éviter la capture ; les hirondelles, parfaites aviatrices de naissance, exécutaient allègrement les plus difficiles acrobaties auprès desquelles celles des humains paraissent maladroites, laborieuses et périlleuses. Il est certain que nulle hirondelle ne se retourne pour s'assurer de la présence de ses ailes ou de sa queue. Je présume qu'un seul regard suffirait à la faire tomber du ciel comme une pierre. *Pour lui-même* aucun oiseau n'est oiseau, aucun animal n'est animal et c'est pour cela qu'il se déplace pour nous avec une telle beauté. *Il est* l'espace devant lui.

Avez-vous jamais connu un chat marchant en regardant ses pattes, ou ayant buté sur un jouet oublié sur le sol ? Observez un petit enfant s'essayant à marcher. Il se penche, tendu vers ce qu'il y a devant lui, et il laisse ses petites jambes tituber comme elles peuvent quelque part derrière. La vérité (la version intérieure, à la première personne) est que nous apprenons à marcher sans jambes et que nous acquérons ces béquilles plus tard dans notre vie. Et avec quels résultats ? Observez au bord de la mer les enfants courant sur des rochers glissants, jetant à peine un coup d'œil à l'endroit où ils posent leur pied, perdant néanmoins rarement l'équilibre, et comparez leur performance à la marche lourde, tâtonnante de leurs parents sur le même terrain se déplaçant comme sur des échasses !

Comment retrouver l'art perdu du petit enfant, du chat, de l'hirondelle ? L'art du geste juste, spontané, qui ne s'inquiète pas de ce qu'il y a à manipuler. Il n'est pas de retour possible vers le

paradis de la petite enfance. Je ne peux plus simplement laisser le passage, faire de la place, à ces arbres et collines dans le lointain. Ce paysage ne suffit pas à me vider de moi-même. Pourquoi ? Parce que persiste l'idée que quelque chose ici (moi) réagit à quelque chose là-bas (pas moi). La tranquille certitude de tout adulte, la fondation de sa vie en tant qu'homme au milieu des hommes, (certitude d'autant plus massive qu'elle n'est jamais remise en question), et que là ; au centre de son univers; existe une *chose*, solide, opaque, colorée, compliquée, active, pratiquement invisible pour son possesseur et pourtant parfaitement réelle. Cette certitude humaine universelle ne s'exprime pas en autant de mots : c'est inutile, c'est trop évident, cela va sans dire. Et c'est un mensonge. En fait, c'est LE mensonge !

C'est un mensonge qui se répète, se transmet, se structure et s'intensifie, cette solidification progressive au fur et à mesure que l'on prend de l'âge, jusqu'au jour radieux où il est vu pour ce qu'il est : une absurdité. Bien qu'il ne me soit plus possible, comme l'hirondelle, d'être complètement libéré de moi-même en *oubliant ma présence*, je puis facilement, ici même, *constater mon absence*. Bien qu'il ne me soit plus possible de *me perdre* dans ce paysage forestier, je puis aisément découvrir que *je suis* l'espace dans lequel il apparaît. Bien que je ne puisse plus me permettre, comme le petit enfant, *d'oublier* mes pieds et ce sur quoi ils se posent, je puis aisément *me souvenir* de leur dissolution (me souvenir de le voir). Quand il y a claire conscience de cette absence ici, en train de marcher dans la forêt, la promenade ne peut être que bonne, reposante, facile et agréable. Sans une telle prise de conscience, la marche est dure. Ceci n'est pas une théorie, c'est le fruit d'une expérience. Le Vide, sa capacité d'absorber les moments tumultueux (et les moments paisibles) de la vie, est ici pour qu'on le mette à l'épreuve, pour qu'on s'en serve de jour comme de nuit.

Ce Vide, indicible, miraculeux, duquel vivent toutes créatures, cet incroyable tour-de-main intérieur (retournement en fait) qui est la propriété de chacun, cette absence de corps, centrale, qui anime et équilibre l'ensemble des corps qu'elle engendre est Une et la Même pour tous. Elle est intrinsèquement la Perfection même dans l'homme, l'enfant, le chat, l'hirondelle, le ver, la cellule, la particule... Mais alors dans ce cas comment peuvent exister toutes ces apparentes erreurs de fonctionnement, ces chutes et chevilles tordues sur le chemin de la vie ? Pour répondre il serait utile de distinguer clairement les trois stades, ou niveaux de comportement, que nous venons de considérer.

1 - Tout d'abord les créatures non humaines qui vivent sans questions et sans aucune obstruction de leur vacuité centrale et qui donc « savent » quoi faire, comment et quand le faire. Ces créatures, il est vrai, sont chacune spécialisées, assujetties à suivre un certain style de vie. Elles s'occupent strictement de leurs propres affaires. Et avec quels résultats ? La *première* toile ronde de la jeune araignée des jardins est techniquement un chef-d'œuvre. Pourtant l'araignée n'a jamais suivi aucun cours sur la construction des toiles et leur utilité. Là où j'habite, le ciel est parfois noir d'oiseaux, souvent d'espèces différentes, volant d'un côté et d'autre. Personne ne règle leur circulation, n'instaure de priorité à gauche ou à droite et pourtant je n'ai jamais constaté aucune erreur de vol. Ne parlons pas de collisions, ce sont des cas exceptionnels ! Chaque créature, à sa manière, est également brillante et également déroutante.

2 - A sa manière, évidemment, l'homme est encore plus brillant. Il est le grand dilettante, le parfait non spécialiste, le plus grand généraliste de la Nature. On trouve difficilement une des facultés animales, terrestre, aérienne ou aquatique, qu'il ne soit à même d'égaler, mais en général avec maladresse, de multiples erreurs, des abus et beaucoup de souffrance. L'homme est maladroit parce qu'il revendique un corps lui permettant d'être maladroit, et il est frustré et malheureux parce que cette « idée-de-corps » entrave cette « absence-de-corps » qu'il est en réalité. L'homme cesse de faire confiance à la Source de connaissance immédiate d'infinies ressources. Il s'en détourne en faveur de ce corps-intellect handicapé, minuscule, retors, instable et finalement irréel. Néanmoins c'est de lui qu'il attend des directives. Le résultat est atterrant et tellement désastreux que la survie de la race humaine en est menacée !

3 - Il existe un remède. Cela ne signifie pas qu'il soit nécessaire de retourner à l'inconscience de l'animal et de l'enfant, ni qu'il faille renoncer à l'immense acquis de la conscience humaine (par laquelle l'homme est devenu capable de se considérer de l'extérieur). Ce remède signifie accéder à une véritable prise de conscience de soi, ce qui veut dire une prise de conscience de Soi. Il signifie retourner chez soi, au point que l'on occupe et constater qu'il est inoccupé. Il signifie accéder au repos, au Centre immobile du monde mouvant. Il signifie voir clairement et me restituer à Moi-même ce Quoi et ce Que j'ai toujours été, ici même. Il signifie reconquérir à son plus haut niveau l'instinct naturel, la sûreté, la grâce sans effort, la spontanéité que l'homme, seul dans toute la création, est parvenu à détruire. Et tout cela revient à ceci : la seule manière sensée de marcher à travers la forêt du monde est de percevoir qu'il n'y a personne qui marche.

Rafraîchi et détendu plutôt que fatigué par la longue marche, je rentrai au village de Marsanne où un groupe d'amis et moi étudions l'Evangile selon Thomas. Feuilletant alors mon exemplaire de l'Evangile, les paroles de Jésus me parurent briller de sagesse pratique à la lumière de ma découverte du jour. Il dit par exemple au pèlerin fatigué, trébuchant le long de la route pierreuse de la vie :

Vous sondez le visage du ciel et de la terre et Celui qui est devant vous, vous ne le connaissez pas.

Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous.

Au véritable marcheur, à celui qui a su se découvrir non-marcheur, il dit :

Quand le disciple est désert il sera rempli de lumière.

S'ils vous demandent : quel est le signe de votre Père qui est en vous ?
Dites-leur : c'est un mouvement et un repos.

Et il fait cette remarquable promesse :
Si vous êtes mes disciples et entendez mes paroles, ces pierres vous serviront.

Douglas Harding
Nacton, Ipswich
Angleterre - Août 1980
Traduit par Paul Vervisch

RECHERCHES

Nous devons à l'obligeance d'Henri Hartung le texte inédit qui suit sur l'essentiel du message de Ramana Maharshi.

Dans le précédent Cahier, nous avions publié un compte-rendu de son livre « Présence de Ramana Maharshi » édité à l'occasion du centenaire de la naissance du grand sage.

Qui, mieux qu'Henri Hartung, pouvait retracer le cheminement terrestre et rappeler le message du Maharshi ? L'auteur, l'ami, qui anime le « Centre de rencontres spirituelles et de méditation » à Fleurier en Suisse, a eu la faveur d'approcher le Maître et de ressentir la paix de son rayonnement. Nous accueillons son texte avec une joie d'autant plus grande que nous connaissons, par ailleurs, le prix qu'il attache à l'Evangile selon Thomas et son souci de le faire connaître.

« L'année Ramana Maharshi » proclamée par le gouvernement de l'Inde nous est une nouvelle occasion d'évoquer la figure de celui qui a fait disparaître les frontières et dont le message, qui se situe dans la pure tradition védantique, offre des correspondances éclatantes avec les paroles authentiques de Jésus.

RAMANA MAHARSHI

« Quand un homme perçoit pour la première fois son véritable moi, quelque chose surgit des profondeurs de son être et prend possession de lui. Ce quelque chose est éternel, infini, divin en un mot... Quand cela se produit, l'homme ne se perd pas, il se trouve ». (1) « Nous existions jadis, existons actuellement et existerons désormais ». (2) « On ne doit pas invoquer le nom de Dieu d'une manière artificielle, superficielle, sans éprouver un profond sentiment. Pour se servir du nom de Dieu, l'on doit invoquer Sa Présence et se soumettre complètement à sa Volonté ». (3)

Est-ce le Christ lui-même qui a prononcé ses paroles ? ou un évangéliste ? Il s'agit en fait de phrases dites au vingtième siècle par Ramana Maharshi, le grand sage hindou dont le message et surtout la présence manifestent à l'époque du bruit et de l'agita-

tion la noblesse du non-agir silencieux et contemplatif.

Ce que nous dit le Maharshi n'est autre que l'énonciation spirituelle de tous les temps et de tous les lieux sur l'identification entre réalité et individualité, popularisée par la célèbre formule des Upanishads : « tat tvam asi, cela (Dieu, l'Absolu supra-personnel, le Soi) toi (moi, l'individu) tu es ». Hommes et Femmes de l'Occident moderne, comprenez-vous encore, de l'intérieur de votre être, ce que disent les textes sacrés de toutes les traditions ? Notamment, quand Jésus s'exprime ainsi : « Je dispose pour vous du Royaume comme mon Père en a disposé pour moi » Lc 22-29, ou « Moi et le Père sommes un » Jn 10-30, ou encore quand il prononce cette phrase décisive : « Mais le Royaume est le dedans de vous » Ts 3-7, ne cherche-t-il pas à nous faire comprendre la portée de cette identification, oui identification et non similitude ou simple rapprochement, entre l'humain et le divin ?

Ramana Maharshi, dont le centenaire est célébré avec faste dans l'ensemble de l'Inde, renforce encore cette affirmation de non-dualité par les quelques phrases qu'il consacre à ce que devrait être « la seule chose nécessaire » à réaliser au cours de notre existence humaine : la recherche du Soi, c'est-à-dire la redécouverte de ce que, pourtant, nous n'avons jamais cessé d'être. Il ne s'agit là aucunement d'une formule vide. Se poser la question « Qui suis-je ? » permet au contraire d'écarter successivement toutes les illusions de notre mental, de notre intelligence, de notre raison. Une telle interrogation « consiste à plonger dans le cœur et à rechercher la source du je suis ». (4) Je ne peux être mon corps physique ou même mes cinq organes de perception, yeux, ouïe, nez, langue et peau, avec leur fonction respective, vue, ouïe, odorat, goût, toucher. Je ne suis pas non plus les cinq organes d'activité externe, organes vocaux, mains et pieds qui gouvernent le mouvement, anus et organes génitaux secrétant le plaisir. Je ne suis pas les cinq forces vitales contrôlant la respiration, la digestion et l'assimilation, la circulation du sang, la transpiration et l'excrétion. Serais-je alors mes pensées, ma raison, mes sentiments ? Non, je ne peux être confondu avec l'agitation de mon mental, avec les fluctuations de mes raisonnements, avec la fragilité de mes angoisses comme de mes joies. Il me faut aller encore au-delà par une percée vers l'Essentiel qui me projette dans le Soi, dans cette Paix intérieure transformante et qui est Connaissance et que les Hindous qualifient de Sat-Chit-Ananda : Existence, Conscience, Béatitude. Ne lisez pas ces mots mécaniquement. Ne les considérez pas comme vous considérez une citation intellectuelle. Pénétrez-vous en. Pressentez en vous ce qu'ils signifient réellement : « Votre » réalité de vie, « votre » compréhension de ce qui est ; « votre » harmonie intérieure.

Ramana Maharshi, que personne n'avait jamais vu lire d'ouvrages chrétiens..., ajoutait parfois à ses auditeurs venus de l'Occident : « Tout le Vedânta est contenu dans deux passages de la Bible : « Je suis celui qui suis » et « reste tranquille et sache que je suis Dieu ». (5) Cette affirmation fulgurante, qui traverse en les anéantissant toute nos opinions, c'est ce qu'un philosophe qualifierait d'union entre la transcendance entière, totale de l'Absolu et son immanence, tout aussi entière et totale, à tout ce qui existe. Qu'écrire de plus, avec les mots ? Rien. Mais cette identification, cette union, elle est à notre portée. Le Maharshi, vingt siècles après le Christ. nous le rappelle et, si je peux ainsi m'exprimer, nous le démontre par sa seule présence, et nous sommes ainsi placés devant cette toute Possibilité divine de devenir, justement, qui nous sommes. Ici et maintenant.

Henri Hartung

1. Paul Brunton, « Inde secrète », éditions Payot, Paris 1949, p. 163.
2. « L'Enseignement de Ramana Maharshi », éd. Albin Michel, Paris, 1972, p. 119 verset 118.
3. Même ouvrage, p. 364, verset 371.
4. « Etudes sur Ramana Maharshi », éd. Dervy-Livres, Paris, 1972, p. 118.
5. « L'Enseignement de Ramana Maharshi », ouvrage cité, p. 291, verset 299.

SRI NISARGADATTA MAHARAJ

EXTRAIT DE L'ENTRETIEN 63, DU 24 JUILLET 1971

(Vol. 11 - page 42)

QUESTION - Comment parvenir à dépasser la notion de dualité du sujet et de l'objet ?

MAHARAJ - Considérez la vie comme infinie, non-divisée, toujours présente, toujours active, jusqu'au point où vous prendrez conscience d'être un avec elle. Ce n'est pas très difficile, cela implique seulement de revenir à votre propre et naturelle condition.

Dès que vous prenez conscience que tout vient de l'intérieur, que le monde dans lequel vous vivez n'a pas été projeté sur vous de l'extérieur, mais par vous-même, votre peur touche à sa fin. Sans cette prise de conscience, vous vous identifiez aux choses extérieures comme le corps, l'esprit, la société, la nation, l'humanité et même Dieu ou l'Absolu. Cette attitude n'a pas d'autre but que d'échapper à la peur. Ce n'est que lorsque vous accepterez pleinement votre responsabilité du petit monde dans lequel vous vivez et que vous observerez le processus de sa création, préservation et destruction, que vous serez libéré de votre esclavage.

QUESTION - Pourquoi m'imaginer dans cet état pitoyable ?

MAHARAJ - Vous l'imaginez simplement par habitude. Changez vos manières de sentir et de penser, rassemblez-les et étudiez-les de près. Vous êtes esclave par inadvertance ! L'attention libère. Vous considérez tant de choses comme allant de soi ! Commencez par remettre tout en question, les choses évidentes étant les plus suspectes. Posez-vous des questions comme : « suis-je vraiment né ? », « suis-je réellement de telle et telle façon ? », « comment sais-je que j'existe ? », « qui sont mes parents ? », « m'ont-ils créé ou les ai-je créés ? », « dois-je croire tout ce qui m'a été dit sur moi-même ? », « de toute façon qui suis-je ? ». Vous avez dépensé déjà tant d'énergie à construire votre prison, dépensez-en autant à la détruire. En fait, la démolition est facile parce que l'illusion se dissout d'elle-même dès qu'elle est percée à jour.

Toute l'erreur repose sur l'idée « je suis » (1) ; examinez-la minutieusement. Elle est à la racine de tous vos ennuis. C'est comme une sorte de pellicule qui vous sépare de la réalité. La réalité est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de cette pellicule, mais la pellicule elle-même n'est pas réelle. Cette idée du « je suis » n'est pas née avec vous. Vous auriez pu parfaitement vivre sans elle. Elle s'est produite à cause de votre identification avec le corps. Elle a créé une séparation illusoire là où il n'y en a aucune. Cette idée a fait de vous des étrangers dans votre propre monde, elle a rendu ce monde différent et hostile. Sans le « je suis » la vie continue. Il y a des moments paisibles et heureux lorsque nous sommes dépourvus du « je suis », mais dès son retour les problèmes réapparaissent.

QUESTION - Comment arriver à se libérer de ce « je » ?

1. « Je suis en tant qu'entité séparée ». N.D.L.R.

MAHARAJ - Il faut affronter ce sentiment du « je » si vous voulez vous en libérer. Observez-le en action et au repos, quand il commence et quand il s'arrête, ce qu'il veut et comment il l'obtient, jusqu'à ce que vous le voyiez clairement et le compreniez pleinement. Finalement tous les yogas, quels que soit leur orientation et leur caractère, n'ont qu'un seul but : vous sauver de la calamité d'une existence divisée, de la calamité de n'être qu'un point sans signification au sein d'un immense et splendide tableau.

Vous souffrez parce que vous vous êtes aliéné la réalité et que vous cherchez à présent à échapper à cette aliénation. Mais vous ne pouvez pas échapper à vos obsessions, vous pouvez simplement cesser de les nourrir. C'est parce que le « je suis » est faux qu'il recherche la continuité. La réalité n'a besoin d'aucun effort pour se maintenir ; se sachant indestructible, elle demeure indifférente à la destruction des formes et des expressions. Pour renforcer et stabiliser le « je suis », nous faisons toutes sortes de choses, toujours en vain parce que le « je suis » est toujours reconstruit de moment en moment. C'est un travail incessant. La seule solution radicale est de dissoudre le sentiment de séparation lié au « je suis telle ou telle personne » une bonne fois pour toutes. L'êtreté demeure et non plus « l'être-je ».

QUESTION - J'ai des ambitions personnelles bien définies. Dois-je cesser de travailler à leur réalisation ?

MAHARAJ - Aucune ambition n'est spirituelle. Toute ambition est au service du « je suis ». Si vous voulez faire de réels progrès, il vous faut abandonner toute idée de réalisation personnelle. Les ambitions des « soi-disants » yogis sont absurdes. Le désir de l'homme pour la femme est l'innocence même comparé au désir dévorant d'une félicité personnelle perpétuelle. L'esprit est un tricheur : plus il semble pieux, plus il vous trahit.

Traducteur : Paul Vervisch
9, Rue d'Argenteuil
PARIS - 75001

COURRIER METANOIA

Les échanges au cours des séminaires métanoïas, bien que centrés sur l'Evangile selon Thomas, n'excluent pas, au contraire, d'autres activités comme le satipatthana, le mouvement régénérateur, le centre solaire du corps, les exercices sur le Vide etc. Ces derniers, que nous pouvons pratiquer, grâce surtout à l'animation de Douglas Harding dont la conviction tranquille et l'inlassable générosité ne sont contestées par personne, sont parfois l'objet de réticences de la part de certaines qui n'en voient pas le bien-fondé. Mais si la participation aux activités est tout à fait libre, la formulation des critiques l'est aussi lorsqu'elle est animée par un esprit fraternel comme ce fut toujours le cas au cours de nos rencontres.

Nous avons jugé bon, pour l'approfondissement de chacun, de reproduire ci-après un échange de lettres, qui pourra au besoin se poursuivre, entre deux personnes présentes au séminaire de cette année, la première n'étant pas acquise aux dits exercices et la seconde leur apportant une adhésion sans réserve.

Pour favoriser la liberté d'expression et, au besoin, l'humour, les intéressés ont convenu de signer d'un pseudonyme.

Cher Guillaume,

...Fidèle à Métanoïa, oui, vous le savez, mais en aucune manière engagée dans toutes ses activités, l'engagement m'étant d'ailleurs tout à fait étranger. Métanoïa doit être, selon moi, un centre d'études et de recherches largement centré sur l'Evangile selon Thomas et *sur les traditions orientales mais sans exclusive à l'égard de ceux qui rejoignent la gnose en s'exprimant dans un langage moins traditionnel. Bref, un centre où chacun est parfaitement libre de ses choix...*

Il m'est impossible de dissocier la personnalité de Douglas, que j'aime beaucoup, de ses exercices, et lui-même ne souhaite certainement pas qu'une telle distinction soit établie. J'ai eu un en-

tretien tout à fait amical avec lui et je crois qu'il admet mes réserves sur lesquelles je dois vous fournir quelques précisions. Je m'en tiendrai à l'essentiel.

La méthode de Douglas, car il s'agit bien d'une méthode quoi qu'en disent ses adeptes, me paraît être une méthode d'éveil accéléré de type américain permettant de réaliser le vide au moyen d'exercices simples et volontairement enfantins. Bien. Je n'ai rien contre : le temps presse et nombre de jeunes ressentent très vivement cette urgence et recherchent avec enthousiasme ce qui leur paraît être un raccourci.

En ce qui me concerne, *je vois là le danger d'escamoter une indispensable maturité spirituelle et d'autre part, de se livrer à une recherche de l'éveil contraire à l'*esprit *des grands enseignements traditionnels qu'il me paraît indispensable de conserver. On ne cherche pas l'éveil. Il vient quand il veut et quand on est prêt et il y a d'autres manières d'accueillir l'indispensable vide que de se livrer à des exercices répétitifs qui supposent, comme les autres, un conditionnement* mental.

Esclarmonde

Chère Esclarmonde,

Le choix de votre pseudonyme est clair comme vos propos : vous appartenez à cette lignée de femmes exigeantes et lucides qui ne s'en laissent pas conter et ne craignent pas de s'insurger contre une société religieuse qui voulait les maintenir en tutelle et leur enjoignait de retourner à leur quenouille.

Ceci dit, la façon dont vous caractérisez les exercices de Douglas Harding me paraît hâtive et tendancieuse. Vous employez le mot méthode pour qualifier son enseignement ; je lui préférerais celui de pratique, mais l'appellation me semble ici secondaire.

Que les exercices soient simples, comme vous le dites, je suis bien d'accord, mais qu'ils soient volontairement enfantins, alors

je dois être infantile pour ne pas m'en rendre compte, à moins que j'aie une certaine facilité à m'exécuter lorsque Jésus dit, comme au logion 37, ce qu'il faut faire pour le voir. *Il s'agit en effet, comme dit Hui-Neng, de voir en sa propre nature, laquelle est, précise-t-il souvent, intrinsèquement bonne. Or cette nature il l'appelle Suniata ou Vide.*

Ce sont nos opinions illusoires, que Jésus qualifie d'ivresse, qui nous empêchent de voir. C'est le fonctionnement habituel du mental qui empêche l'accès à notre Etre essentiel. Entre l'ivresse, qui nous fait croire que notre organisme psychosomatique est notre véritable identité, et la Réalisation un long déconditionnement est nécessaire.

Il ne s'agit pas de chercher à quitter un conditionnement pour retomber dans un autre ; et c'est bien le danger qui menace celui qui s'adonne à telle ou telle pratique. Celles-ci sont conçues par le mental : or le mental relève du monde phénoménal et ne saurait fonctionner en-dehors de son domaine.

Alors ? Alors ne sommes-nous pas dans un cercle vicieux ? Et les méthodes, pour traditionnelles qu'elles soient, ne nous laisseraient pas moins prisonniers. A quoi sert dans ces conditions de maîtriser une technique ? A moins que le mental puisse être parfois, peut-être à son insu, le serviteur du Soi. Oublierait-il, consciemment ou inconsciemment, de « fermer la porte » par laquelle le Soi, dans sa percée, fait irruption ? Laisserait-il parfois par connivence ou défaut d'attention ouverte la porte du Vide ?

Tout se passe comme si le Soi, ou notre Etre essentiel, arrivait, du moins de temps à autre, jusqu'à la conscience du mental, alors que ce n'est pas le mental qui connaît. Mais celui-ci, se sentant menacé, organise très habilement sa protection et sa défense. Et sa suprême ruse ne consisterait-elle pas à se préserver et à se prolonger dans des mécanismes qu'il édifie comme le zazen, les Ko-an, le hatha-yoga, le tantrisme, le satipatthana, etc ? C'est pourquoi sans doute il y a tant de névrosés, de psycho-rigides et de maniaques dans les écoles dites de spiritualité.

Les grands maîtres ont malmené les sacro-saintes coutumes pour que leurs adeptes ne sombrent pas dans la fossilisation que ne manque pas d'engendrer l'habitude. L'un de ces grands maîtres est Hui-Neng qui ne veut connaître nul procédé. Avant lui déjà, Jésus coupe court avec tout l'acquis traditionnel en nous invitant à regarder le tout petit, ou à nous dépouiller de nos vêtements. C'est vraiment la nudité, le dénuement : je n'ai plus rien, je ne suis plus rien, je ne veux plus rien... Ah ! si, jouer,

comme jouent les trois petits chats sauvages que j'aperçois en ce moment de ma fenêtre, prenant leurs ébats au soleil du matin.

Jouer à n'avoir plus peur, même du ridicule. Le nourrisson qui joue à tomber à la renverse a une confiance illimitée en sa mère. Nous n'allons pas lui parler de « lâcher-prise ». Si nous pouvons retrouver la spontanéité d'antan, tout sera merveilleusement neuf. Le Vide — ils sont venus au monde vide — commandera tout ; les gestes ne seront ni classés ni répertoriés. Plus de miroir à polir, mais l'infini où s'inscrit pour s'effacer aussitôt et ne jamais se répéter tout ce que les hommes veulent nommer pour avoir l'illusion de connaître. Heureuse amnésie de l'homme sans bagage et sans partage. Suis-je un partageur ?

Si le jeu gratuit offre des possibilités de comparaison avec tel exercice, telle posture, tel procédé, telle méthode, alors laissons la comparaison aux esprits sérieux ; ils veulent être sûrs du terrain sur lequel ils marchent et, pour ne pas perdre pied, ils n'osent pas regarder les étoiles en marchant. S'ils consentent à s'arrêter, c'est encore pour inventorier le ciel en le peuplant, pour échapper au vertige, de noms connus.

La « plénitude » du Vide fait fondre les différences et abolit toute peur.

Chère Escarmonde, l'enjeu de nos échanges est trop sérieux pour que nous ne jouions pas à n'avoir pas peur.

Guillaume

BIBLIOGRAPHIE

KIENTZ (Robert). Satipatthana. La Voie du bonheur. Monaco. Editions du Rocher, 1980.

« Satipatthana n'est pas nouveau, dit l'auteur dans sa préface. En réalité, sa pratique est aussi vieille que le monde »...

Trente années de pratique ont permis à Robert Kientz d'éprouver la valeur d'une méthode dont la simplicité déconcerte l'Occidental et qui, redécouverte par le Bouddha, fait partie intégrante de l'enseignement bouddhiste.

C'est d'abord à une thérapeutique d'une surprenante efficacité que Robert Kientz fit appel ; atteint d'une maladie nerveuse et souffrant de douleurs intolérables de la colonne vertébrale, il constate dès les premières semaines de « traitement » les bienfaits d'une pratique régulière de la méditation enseignée par un moine bouddhiste.

Qu'il s'agisse de Satipatthana ou de Zazen, nous pouvons personnellement témoigner que les résultats bienfaisants sont très rapidement acquis. Mais le « convalescent » s'en tiendra rarement là. Il désire, dans la mesure où il a tant soit peu mis en question le sens de sa vie, tenter de connaître l'arrière-plan de ces très anciennes techniques. Il sent que l'indispensable élimination de la douleur physique appartient, comme il est de règle dans tout enseignement traditionnel authentique, à une vision du monde totalement étrangère à la mentalité de l'Occidental d'aujourd'hui.

Cette vision nouvelle, Robert Kientz a pu l'acquérir en allant aux sources : orienté vers la Birmanie par le Vénérable Nyanaponika Thera (1), il suivit à Rangoon l'enseignement du Centre de méditation de Mahasi Sayadaw. C'est avec humour qu'il rend compte de ses surprises et de ses gaffes d'Occidental et avec une émotion contagieuse qu'il décrit ses expériences, vécues parallèlement à l'enseignement de la doctrine.

L'auteur a choisi de devenir un moine bouddhiste et d'enseigner la pratique du Satipatthana mais il insiste sur le fait qu'il s'agit avant tout d'un « mode de vie » de valeur universelle, et ceux d'entre nous qui ont pratiqué ces exercices au cours du récent séminaire de Marsanne savent qu'ils constituent un puissant moyen de développer l'attention ou « présence d'esprit » indispensable à la maîtrise du mental. C'est le but recherché par tous les enseignements authentiques et permettant de développer, à la faveur de la *vigilance*, condition essentielle de l'éveil, une maturité spirituelle qui, de jour en jour, nous transforme.

D'une lecture agréable, le livre de R. Kientz a le grand mérite d'exposer avec simplicité ce qu'un Occidental, éventuellement libre de tout a-priori religieux, peut attendre d'une pratique très ancienne mais dont la base psychologique singulièrement savante, surclasse aisément la plupart des méthodes dites « modernes »

P. S.

1. Cf NYAPONIKA THERA - Satipatthana. Le Cœur de la méditation bouddhiste. Paris, Adrien Maisonneuve, 1976.

POESIE

Par delà les jours
Par delà les nuits
Je t'ai cherché sans fin
Dans les étoiles
Et dans les vents
Je t'ai pleuré
J'ai crié ton nom
AMOUR
Dans l'infini
J'ai lié dans mes mains
Entre mes bras
Les vents et les étoiles
Pour faire paraître ton visage
Tu n'étais point là
Ma queste je l'ai cessée
J'ai noué ensemble
Les vents et les étoiles
En leurs bras
Je me suis enroulée
J'ai renoncé
Perdue à jamais
L'AMOUR

Bercée dans le sein
De l'infinie béatitude
J'ai oublié
Et subitement
D'un seul instant
Tu as jailli
Par delà les temps
Depuis toujours
Et à jamais
TU ETAIS LA
Enfoncé au plus profond
De MOI
N'attendant pour paraître
Que seulement meurent
Les vents les étoiles
Et ne reste plus
Que le silence profond
De L'ETRE NU...

Comment pourrais-je te perdre
Maintenant ?
Plus de vent plus d'étoiles
Pour te cacher
CAR NUE JE SUIS
A jamais
A moi-même enlacée
Dans l'infini
Je suis unique mesure
De l'AMOUR RETROUVE
O !

Andrée

A Louis-Marie

Oui autre regard sur les choses
Regard du jamais vu
Regard du tout autre
Du nouvellement né
Du sourire émerveillé
Vision de la source
Vision du départ
Sans intention
Sans intervention
Qui laisse venir
Qui favorise l'inédit
Le non-dit
L'inexprimable
L'intrinsèquement pur

Confiance dans ce qui vient
Confiance dans ce qui est déjà là
Contemplation de ce qui est
Qu'on croyait attendre
Qu'on attendait en fait
Avec une obstination borgnesse
Avec un acharnement têtu
On voulait laisser filtrer
On voulait permettre
Ce qui pourrait arriver
Ce qui pourrait survenir
A l'improviste
Furtivement
En cachette

Ce qui pourrait nous gratifier
Dans un instant préparé choisi
Dans une posture ad hoc
Grâce à un procédé idoine
Par une pratique appropriée

Tout cela pour arriver à l'évidence
Que c'est là depuis toujours
Que celà a depuis toujours
Tout envahi
Tout submergé
Tout inondé
Risible obstacle
Qui croyait favoriser
L'avènement
De l'omniprésence
Petit singe fou
Luttant à contre courant
Au lieu de liquider ses puces
De se jeter à l'eau à reculons
Pour qu'elles affluent sur sa tête
Et disparaissent
Avec ce petit bout de coque
Témoin du dernier naufrage

A toi dans la lumière
Qui balaie nos images

E.